
*Dans son ténébreux aveuglement
l'âme voit*

—La peinture de Kuroda Aki consiste en figures. À la différence des formes qui, dans l'espace, s'unissent à l'espace, elles apparaissent au seuil des espaces. Plus précisément elles sont des entrées ou des sorties d'un espace partiel à un autre dans l'univers construit sur d'innombrables espaces discontinus et hétérogènes. En bref, des passages dans un labyrinthe. Conduit par un fil ou par un pinceau, passant par une ouverture de figure, nous entrons dans un labyrinthe et en ressortons. Ou bien, nous descendons de celui-ci à celui-là et remontons de celui-là à celui-ci. Une femme? Ou une fissure? À la cariatide de Kuroda Aki manque le visage puisqu'elle n'est pas exposée en tant que forme, à l'espace de la perception, mais une entrée béante, invaginée dans le fond, dans cet « au-delà » qu'est la couleur. Et la couleur dissimule toujours, chez Kuroda Aki, une étendue de labyrinthe au fond duquel, indéniablement, subsiste un monstre, un *Minotaure*.

—Il est dit que, lorsqu'on franchit le seuil séparant la vie et la mort, tout se renverse: « je » devient spacieux, étendu à l'échelle cosmique tandis que le « monde extérieur » n'est plus qu'une simple partie de cette immense conscience ; le temps de même, n'est plus conditionné par le présent, mais tous les différents « présents » y sont là. Relation inimaginable, vision impossible à représenter pour ceux qui habitent ce monde terrestre en tant que corps humain. Tout système de représentation est foncièrement enraciné dans les conditions de notre corps. Mais en fait, tout le monde sait au fond que ce n'est pas mon corps, mais « moi » qui vois et que « je » n'est pas complètement réductible à ce corps. Là est notre *Ur-différence* la plus radicale qui ne cesse de faire naître en nous tous

les désirs, et en même temps tous les plaisirs et toutes les souffrances qui les accompagnent. Or, le désir de peinture ne se réduit pas simplement à la représentation d'une vue ou d'une scène qui aurait été présente à un corps, ni à la re-naissance réciproque du corps voyant et du paysage visible ; la peinture peut aussi désirer aller au-delà du seuil de la perception, du corps et de la vie. Une telle peinture ne rendra pas ce qui a été ou aurait été vu et présent, mais, au contraire, essaiera de se retirer infiniment de ce monde visible pour s'aventurer dans les ténèbres et reprendre, au-delà de toute origine terrestre, les mouvements originels de notre âme.

—En fait nous nous rappelons que Kuroda Aki avait commencé sa vraie carrière de peintre par une série de tableaux dans lesquels un mouvement de la main traduit de mystérieuses vibrations de l'âme, intitulés à juste titre *Les ténèbres*. Chez lui la ligne ne dessine pas les formes mais les mouvements aveuglés et aveuglants de l'âme. C'est que, dans son ténébreux aveuglement, l'âme voit. Et tout cela n'a changé en rien si ce n'est que les ténèbres, tout en restant telles quelles, ténébreuses, se mettent à tourner en couleurs et que, des mouvements en multiples spirales de la ligne naît, comme une fissure ou une éclaircie, une figure en blanc. Et il se trouve qu'elle ressemble à une silhouette féminine, Déesse ou Mère, qui est là, solennellement debout, presque majestueuse. Mais est-il sûr qu'elle soit là ? Et où est donc ce « là » ? Enfin est-ce vraiment une figure puisqu'elle n'est jamais peinte comme telle ? Tout simplement laissée en blanc, n'appartient-elle même pas à l'espace pictural ni à aucun espace ? Si elle est, elle n'est que là où son « être » devient ambigu, ou plutôt renversé. En creux, elle est là où elle n'est pas. C'est pourquoi elle s'impose comme le Signe, Signe qui ne cesse de nous indiquer le passage par où nous nous incarnons dans un corps et nous nous en dépouillons.

—Ainsi la peinture de Kuroda Aki est consacrée à un secret qui n'est rien d'autre que l'amour primordial déterminant notre relation avec le corps. Si ce qu'un peintre désire voir à travers ses tableaux est toujours son amour, celui de Kuroda Aki se trouve empreint d'une figure maternelle, mais vide et vacante qui s'élève majestueusement de la nuit toute vibrante de l'âme et du cosmos. Peut-être commençons nous à voir le monde justement par cette fissure vacante de l'amour. À partir de ce trou

divin ou maternel s'élève aussi toute vision terrestre. Nous assistons à la célébration de l'énigme éternelle de notre naissance dans un corps.